

Un Liszt d'anthologie pour Sakata

■ Le Japonais Tomoki Sakata, souverain dans la sonate en si mineur.

Le Japonais Tomoki Sakata, 27 ans, est arrivé à Bruxelles porteur de lauriers récoltés au Concours Van Cliburn ou au Franz Liszt de Budapest. C'est un pianiste brillant et extraverti, qui aborde tambour battant le concerto n° 17 en sol majeur comme on monte sur l'autoroute: le *cruise control* est immédiatement enclenché, et la berline ne dévie plus de sa trajectoire jusqu'à la fin de l'allegro. Efficace, mais peu exaltant. On craint le pire pour la suite mais, heureusement, l'andante se découvre moins linéaire, avec une narration un peu plus investie et, côté forme, l'audace de quelques ornements. Une tendance qui se confirmera dans l'allegretto final qui, sans bouleverser les codes, réserve quelques plaisantes surprises.

Les demi-finalistes de cette année ont tous choisi, et on peut le regretter, de se contenter des

traditionnelles cadences de Mozart sans en explorer d'autres ou, mieux encore, en imaginant les leurs, mais Sakata arrive, par ces ajouts qu'il glisse ça et là, à laisser malgré tout l'empreinte de sa personnalité.

Sentiment confirmé par sa lecture du *Nocturne* de Pierre Jodłowski, nettement plus inspirée que celle que Sue Yeon Kim a proposée l'après-midi. Le Japonais interroge d'abord la profondeur des points d'orgue, avant de s'amuser des sonorités graves pour faire de cet imposé des demi-finales 2021 un lointain descendant du *Sacre du Printemps*.

Il réussit ensuite avec brio à faire oublier le premier mot du titre de l'*Étude pour les quarts* de Debussy et en fait un véritable moment de musique pure.

Et que dire de sa prestation finale, l'imposante sonate en si mineur de Franz Liszt, monument mythique du répertoire s'il en est, dont Richard Strauss disait: "Si Liszt n'avait écrit que cette sonate en si mineur, œuvre gigantesque issue d'une seule cellule, cela aurait



Tomoki Sakata
27 ans, Japon.

suffi à démontrer la force de son esprit?"

Ampleur sonore

On est confondu par l'ampleur du son, le sens des perspectives sonores, et on se prend à imaginer ce qu'ont dû ressentir, à l'époque, les premiers auditeurs d'un enregistrement stéréo. Sakata pourrait donner par moments l'impression de brutaliser le clavier, tant les sons libérés par les cordes semblent démesurés, mais il n'y a rien de violent ni, moins encore, de vulgaire dans ces déchainements. D'autant que, l'instant d'après, on peut croiser les trilles les plus suaves. Par cette ampleur sonore, par cette maîtrise technique mais aussi et surtout par la capacité du candidat à prendre l'auditeur par la main et à lui raconter l'histoire. C'est que, derrière la forme de musique pure que Liszt donna à l'œuvre, il y a le mythe de Faust qui pointe le nez – ou la barbiçette – à plusieurs moments, notamment dans la fugue grimaçante qui ouvre la troisième partie. Une interprétation de grande classe!

Nicolas Blamont

Keigo Mukawa, tourbillon de poésie hallucinée

■ D'immenses moyens au service de propositions inédites et convaincantes.

Il a déjà 28 ans mais il ne les fait pas, à l'image de Frank Braley, son professeur au CNSM de Paris, qui, trente ans exactement après qu'il a gagné le Concours, garde le même air juvénile et malicieux qu'à l'époque. Keigo Mukawa est né à Tokai-shi, au Japon et s'est formé à l'University of Arts de Tokyo avant de se rendre à Paris, en 2014, où il poursuit donc ses études avec celui qui le dirigera dans un instant, à la tête de l'ORCW. Depuis 2015, il enchaîne les concours avec succès et tout particulièrement en 2019, où il remporta le 2^e prix du Concours Long-Thibaud-Crespin.

Sombre, grave, intérieur

Il a choisi de présenter le Concerto n°27 en si bémol majeur, K. 595, de Mozart (composé en 1791). Après l'introduction orchestrale, vive et pimpante, l'en-



Keigo Mukawa
28 ans, Japon.

trée en matière du soliste, inscrite dans des sonorités rondes et chaleureuses, nous semble appartenir à un autre monde, plus sombre, plus grave, plus intérieur, où plane le souvenir des (autres) chefs-d'œuvre de la dernière année de vie du compositeur. Dans cette même option, le soliste tente de faire du Larghetto, pris dans un tempo très lent, un chant méditatif et fervent que l'orchestre peine à soutenir comme tel et c'est dans l'*Allegro final* que l'ensemble des musiciens trouveront leur meilleure entente, la cadence confirmant, si besoin en était, combien Keigo Mukawa apparemment ce concerto aux œuvres testamentaires de Mozart.

Deux pièces baroques

Comme la majorité de ses camarades, le pianiste ouvre son récital avec *Nocturne* de Pierre Jodłowski, entrepris dans un climat lunaire et mélancolique mais évoluant bientôt, à travers des chocs quasi telluriques, vers un monde halluciné et proprement inouï, à la Scarbo (par exemple) mais en plus effrayant encore...

Ce sera ensuite au tour de la Gavotte et six doubles de Rameau (notons que le musicien a placé une pièce baroque dans chacun de ses deux programmes), et c'est un ravissement, issu de l'alliage idéal de sonorités lumineuses, colorées et d'ornements choisis, où s'accordent le chant, la danse et les subtilités du contrepoint.

Un thème de Corelli (l'énigmatique Follia) prend tout naturellement le relais pour annoncer les variations op. 42 de Rachmaninov, dernière pièce pour piano seul (1931) du compositeur qui s'y révèle d'une incomparable liberté de ton, de style et d'inspiration; du pain béni pour Mukawa, qui fait de chacune de ces variations un monde en soi, immense et mystérieux, prenant fin dans une insondable et somptueuse mélancolie (un membre du jury applaudit).

Allez, un petit Chostakovitch pour la route, le prélude guilleret et la fugue terrifiante de l'opus 87/1, une sortie étourdissante pour un récital hors normes et enthousiasmant.

Martine D. Mergeay

La divine surprise de Xiaolu Zang

■ Le jeune Chinois a réservé le meilleur pour la fin, et c'est sidérant.

Il fait partie des cadets de la bande, il a 21 ans et il est Chinois. Formé au China Central Conservatory of Music Middle School, premier prix au Concours de Mayenne en 2018, au Concours de Vérone et au Concours Santa Cecilia de Porto en 2019, Xiaolu Zang se perfectionne aujourd'hui auprès de Arie Vardi à l'Université de Hanovre.

Au premier tour, il nous est apparu débordant d'énergie, de vitalité et d'inventivité, glissant autant d'humour dans Haydn que de venin (de nectar?) dans Scriabine, et assurant souverainement dans Rachmaninov.

Ses deux choix de programme traduisent le même éclectisme avec, pour le premier, la Sonate op. 101 de Beethoven et La Valse de Ravel et, pour le second, Les Estampes de Debussy et la Sonate n°7 de Prokofiev. Il jouera le premier.

Quant au concerto de Mo-

zart avec lequel il ouvre la soirée, ce sera le 23^e, en la majeur, K. 488. L'introduction de l'orchestre est joliment enlevée (Mozart y a pourvu...) et accueillie avec naturel le jeu très doux du soliste, doux mais lumineux, perlé et propulsé par une clarté agogique du meilleur effet sur les échanges avec l'orchestre. L'adagio, très lent, sera mené dans ses sonorités plus douces encore, comme dans une réminiscence lointaine et douloureuse, option soutenue avec tact par le chef et ses musiciens, avant de renouer avec l'élan du premier mouvement dans un finale mené en un seul geste, alerte mais en survol.

Dans le Nocturne de Pierre Jadowlski qui ouvre son récital, Xiaolu Zang ne craint pas d'adopter un tempo très étiré ni de jouer à fond sur les résonances soulevées par les puissants accords entrecoupant la partition. Après la grâce éthérée rencontrée chez Mozart, c'est un tout autre aspect de la personnalité du musicien qui se fait entendre... Les fracas seront de courte durée et c'est à



Xiaolu Zang
21 ans, Chine

nouveau sur un mode très classique – mesuré, chantant mais toujours vif et articulé – que le candidat entreprend la sonate de Beethoven. La lecture en est, comme dans Mozart, extrêmement claire, baignant parfois dans des halos de pédale hors style (mais franchement craquants) et conduite avec brio, en particulier dans cette fugue redoutable – ici quasi légère – qui clôt la sonate.

Bouleversant

Tout autre chose encore avec la Valse de Ravel dont certains aspects athlétiques auraient pu sembler incompatibles avec la manière du jeune homme. Déjà, son imagination, son dynamisme et son sens de la couleur font merveille dans la première partie, et tant qu'à parler de réminiscence et d'ambiguïté – dont est faite cette pièce atypique – Zang y est époustouflant, et quand soudain la puissance s'en mêle, et la fièvre, et le cri, et la nostalgie, et la grandeur, c'est magnifique et d'autant plus bouleversant que c'est inattendu.

Martine D. Mergeay

Su Yeon Kim, chronologique

■ La Coréenne Su Yeon Kim convainc davantage dans son récital que dans Mozart.

C'est en présence de la Reine Mathilde, installée seule et discrètement au cinquième rang du parterre, que se déroule la cinquième séance de demi-finales. Déjà arrivée à ce stade de la compétition en 2016, Su Yeon Kim avait alors joué le 20^e concerto en ré mineur de Mozart, sans y laisser de souvenir marquant. Cette année, ce concerto n'était plus parmi ceux que pouvaient jouer les candidats, et la Coréenne – seule femme et seule représentante de son pays arrivée à ce stade de cette session – a jeté son dévolu sur le n°23 en la majeur, comme d'ailleurs une large majorité de ses collègues. Un concerto parmi les plus connus de son compositeur, jugé sans doute plus "payant", ou alors comme le plus susceptible d'avoir été déjà travaillé, ou simplement d'être réutilisé dans



Su Yeon Kim
26 ans, Corée.

d'autres circonstances: les candidats, mais peut-on leur en vouloir en ces temps troublés, jouent la carte de la prudence.

Quoi qu'il en soit, même avec cinq ans de maturité en plus, Mozart n'est toujours pas le terrain de prédilection de Su Yeon Kim. Son attaque du concerto K.488 est simple et sans afféterie, presque carrée même. Le toucher est cristallin, mais l'approche est tellement sage, neutre et sans surprise qu'on frise plus d'une fois l'ennui. Le récital sera, heureusement, plus intéressant, notamment parce que la candidate, loin de commencer comme le font tant d'autres par l'imposé, le garde pour la fin, proposant son programme dans un ordre chronologique.

Métronomique

Elle commence avec le célèbre thème "Les moutons peuvent paître en paix" de Bach dans un arrangement sans grand intérêt du pianiste néerlandais Egon Petri, figure un peu oubliée de la première moitié du XX^e siècle: elle le joue avec une régularité

presque métronomique alors que c'est un arrangement par essence romantique, mais on pressent déjà ses talents de coloriste. La sonate n°30 en mi mineur de Beethoven la révèle plus inventive, foisonnante de contrastes, forte d'une technique très sûre et grande prêtresse de la polyphonie. Brillant et périlleux extrait du *Gaspard de la Nuit* de Ravel, Scarbo confirme ses moyens impressionnants.

Vient enfin l'imposé de Pierre Jodkowski, où l'on reste un peu sur sa faim: la candidate coréenne maîtrise certes toutes les difficultés de ce Nocturne atypique, mais la recherche de sens est absente. Les signes qui, dans la partition, représentent une grande paire de ciseaux en action – notation musicale dont le compositeur a parsemé sa partition pour exiger de l'interprète une "très forte rupture de dynamique et d'attitude" restent, sous ses doigts, de simples fortissimos, et les possibilités d'utiliser les silences et les résonances ne sont pas appliquées. Une lecture au premier degré.

Nicolas Blamont